

Boris Pasternak : un peu de l'âme russe

Michel Beaulieu

Numéro 9, printemps-été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, M. (1983). Boris Pasternak : un peu de l'âme russe. *Nuit blanche*, (9), 25-25.



BORIS PASTERNAK: UN PEU DE L'ÂME RUSSE

Qui se souvient encore, vingt-cinq ans plus tard, du scandale mondial provoqué par le refus des autorités soviétiques de permettre à Boris Pasternak, récipiendaire du Prix Nobel de littérature en 1958, d'effectuer le voyage de Stockholm avec la certitude de pouvoir rentrer au pays? Selon la logique du système, en effet, le citoyen Pasternak devenait un indésirable puisqu'il avait osé, dans son célèbre roman *Le Docteur Jivago*, remettre en question l'unanimité officielle des Russes au moment des événements d'octobre 1917. Réduit au silence à l'intérieur (son roman avait d'abord paru en Italie...), l'écrivain se voyait confronté à la possibilité de devoir vivre en exil. Il avait alors refusé son prix puis était mort moins de deux ans plus tard.

Au cours des quelques années qui ont suivi, quelques éditeurs français avaient fait paraître en traduction un certain nombre de ses ouvrages comme son *Essai d'autobiographie*, son *Sauf-conduit* ou ses *Lettres aux amis géorgiens*. Mais à peu près rien de la poésie pour laquelle il était pourtant réputé dans son propre pays ne devait paraître en France à l'exception d'une plaquette, *L'An 1905*, et d'une étude dans la collection Poètes d'aujourd'hui. La France, en ce sens, ne joue aucunement son rôle culturel, et si la culture française est aujourd'hui en perte de vitesse — les données statistiques indiquent d'ailleurs que la langue elle-même est en perte de vitesse partout dans le monde — c'est qu'elle refuse systématiquement de

se nourrir de ce qui se fait ailleurs. Le peu de cas qu'on y fait de la poésie étrangère montre assez bien à quel point cette culture vit repliée sur elle-même. On en est encore à traduire des poètes américains comme William Carlos Williams ou des personnages tels qu'Allen Ginsberg, mais il faut tout de même signaler que les revues effectuent un travail très important en ce sens, travail qui passe souvent inaperçu au Québec où elles ne sont guère disponibles.

La publication de *Ma soeur la vie* permet enfin d'avoir accès à un corpus important mais, on en conviendra, avec beaucoup de retard. La poésie de Pasternak ne ressemble en fait en rien aux oeuvres qu'ont produites les grands poètes russes de la première moitié du XX^e siècle. Nulle part, du moins dans cet ensemble-ci, ne trouve-t-on ces accents enflammés qui ont valu gloire et suicide à Maïakovski, ni cette profonde douleur qui émane des poèmes d'Anna Akhmatova. Au moment même où les futuristes, avec Khlebnikov en tête, attaquaient les fondements mêmes de la poésie en y opérant leur propre révolution dans les années 1910, Pasternak écrivait des poèmes paysagistes en vers comptés et rimés. Mais on aurait tort de croire qu'en se servant ainsi de la tradition, Pasternak rendait sa poésie inopérante. La perfection formelle de ses textes, admirablement bien rendue par ses nombreux traducteurs — qui ont poussé le scrupule jusqu'à conserver en français la rime sans qu'il y paraisse à la lecture, ce qui relève du tour de force — dénote bien son

souci d'efficacité, sa volonté de se mettre à l'abri de toute critique qui ne relève pas du poème lui-même.

Par contre, Pasternak appartient par ses préoccupations esthétiques bien davantage à la fin du siècle précédent qu'à la tourmente où il allait être plongé. En ce sens, on serait davantage tenté de le rapprocher d'un Essénine (dont l'oeuvre n'est toujours pas, à ma connaissance, aisément disponible en français...), bien qu'il semble avoir eu moins de difficulté que son illustre confrère, suicidé avant d'avoir trente ans, à se tirer d'affaires sur le plan psychologique.

Lire la poésie de Pasternak, c'est apprendre un peu de l'âme russe dans ce qu'elle a finalement de plus profond, de plus pathétique aussi, tant tout y est sourd, comme à peine effleuré. Son oeuvre est complémentaire de celle des autres poètes de son époque. Réduite au silence, elle ne nous parle pas moins tant d'années plus tard.

À la décharge de la France, il faut cependant ajouter que la poésie soviétique y a été abondamment traduite. Mais à quand une intégrale de Maïakovski, de Blok, de Tioutchev, de Lermontov?

Ma soeur la vie et autres poèmes
Boris Pasternak
Gallimard